

Amanda Louise

Seul au milieu

Déjà publiés :

- Le su d'Hélène (Bookelis)
- Sandarana et autres nouvelles venues d'ailleurs(Bookelis)
- L'envol du cœur d'Agathe (Bookelis)
- Dialogues avec Cécile (Bookelis)
- Chloé, mais en mieux (Bookelis)
- Une déesse moderne (Bookelis)
- Survivre à Grunebarre (Bookelis)
- La Nunuche de Néo-Laon (Bookelis)
- Sainte-Mérim (Bookelis, 10 tomes)
- Danses du futur (Bookelis)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Copyright Amanda Louise

ISBN : **979-10-359-7158-8**

© Amanda Louise

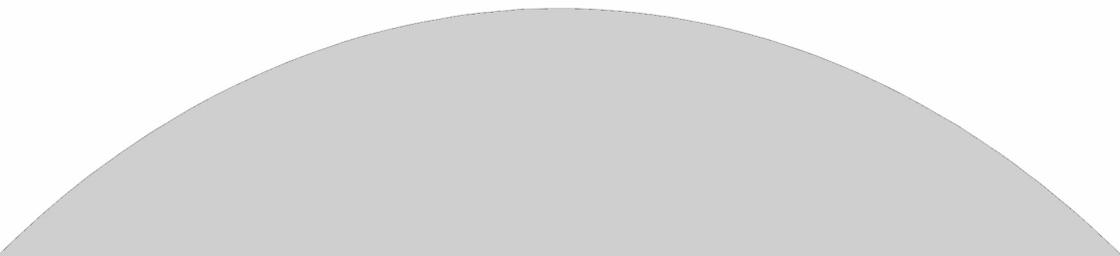
amanda.louise@gmx.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

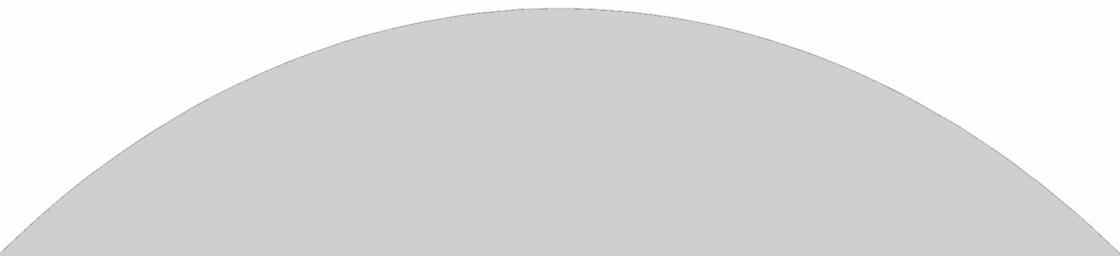


À Clothilde de Bactrie
La seule femme qui m'a tenu la main
Sans rien me prendre





LE BOUCHER



Interrogatoire n° 1

En passant la porte de l'hôtel de police, Pierre pouvait sentir que tout était fait pour lui mettre le moral en l'air : murs ternes, sièges sans dossier, sol sale, portes anonymes, fenêtres grillagées, vitres fumées, vague odeur d'urine ou de vomit, et bien sûr seulement une seule brutale question le seuil passé : papiers d'identité ? Il s'y attendait, cette convocation par la police ne présageait rien de bon.

Alors que je commençais à refaire ma vie.

– Monsieur Dubois ? Suivez-moi.

La petite salle dans laquelle, Pierre fut introduit valait le reste du bâtiment ; en plus renfermé. L'homme ne se présenta pas, il s'assit derrière un bureau et ouvrit un dossier :

– Merci, Monsieur Dubois, d'être venu. Veuillez décliner votre nom, prénoms et date de naissance. Une précaution de pure forme.

– André, Pierre Dubois, né le 17 novembre 1995 à Argenteuil.

– Merci. Maintenant pouvez-vous nous parler de madame Sylvène de Maltrèche ?

– Je ne vois pas de qui il s'agit

Je vois très bien qui c'est, mais au bout de cinq ans !

– Pourtant vous connaissez une de ses employés, Augustine Leroux.

– En effet, je la connais.

Je le vois pas trop ce qu'elle a pu raconter.

– Vous l'avez fréquentée au cours de l'année 2018.

– C'est exact.

– Pouvez-vous me dire qu'elles étaient vos relations ?

– Je l'aimais bien. Elle était gentille. Nous avions des discussions agréables. Je la voyais de temps en temps. Nous prenions notre déjeuner ensemble. Je lui apportais des sandwiches, des salades, des gâteaux pour notre déjeuner que nous partagions.

Je voulais surtout en savoir plus sur l'agence Champagne Croisières.

– Vous n'avez pas essayé de la revoir le soir ?

– Je l'ai invité plusieurs fois. Elle n'y tenait pas alors je me suis lassé. De mon côté, j'étais absorbé par la conception de mon grand roman.

En fait, je n'écrivais rien du tout, je voulais surtout enquêter sur l'agence.

C'était une occupation de façade. Pour me poser.

– Oui, votre grand roman. Madame Leroux nous en a parlé.

Le policier n'était visiblement pas un admirateur de la grande littérature.

– Il avait quel nom ce roman ?

Je n'ai jamais pensé à lui donner un nom, mais j'aurais dû y penser en venant. Que je jette un œil au-dessus du policier.

– Engagez-vous... dans la vie.

– Pas terrible comme titre.

Seul au milieu

- C'était un titre provisoire.
- Avec madame Augustine Leroux, combien de temps votre relation a-t-elle duré ?
- Je ne sais pas. Je vivais une sorte de vie d'artiste. Pas de contraintes. Seulement suivre mon inspiration. Je dirais autour du printemps ; ou peut-être avant.
Je le sais exactement : le 25 février
- Oui, votre inspiration, c'est ça. Augustine Leroux nous a dit que vous vous intéressiez beaucoup à l'agence de madame de Maltrèche.
- Je ne crois pas, c'est seulement que j'étais intéressé par découvrir un métier que je ne connaissais pas. Je ne disais que dans ce qu'elle me racontait, je trouverais de la matière pour mon roman.
Je m'intéressais beaucoup à l'agence.
- Et il en est où ce roman ?
Visiblement pas un admirateur.
- J'ai tout brûlé, un soir en me relisant, j'ai trouvé le tout vraiment mauvais. Je voulais le reprendre depuis le début, mais je n'en ai pas eu la force.
Je voulais surtout aller faire exploser ce foutu bateau de croisière.
- Vous ne voulez pas savoir pourquoi nous vous avons convoqué ?
- Non, je suis certain de ne rien avoir à faire avec cette histoire.
- En effet, vous avez raison, mais vous pouvez nous aider à résoudre un meurtre.
- Un meurtre ?
J'étais vraiment surpris.
- Oui, celui de cette madame Sylvène de Maltrèche. Elle a été tuée, il a y six mois en revenant de son agence.
- C'est horrible.
C'est le colonel.
- Augustine Leroux nous a dit que vous vous intéressiez beaucoup au dossier Vulcain.
Le dossier Vulcain ? Oh oui, qu'il m'avait beaucoup intéressé. Mais comment en parler sans me faire de de mal ? comment en parler pour incriminer le colonel ? il mérite de finir ses jours en prison ! Mais pas moi.
- En effet, c'était un nom qui m'avait frappé.
- Vous pouvez me dire pourquoi ?
Je vais devoir peser mes mots.
- C'est un souvenir de quand j'étais en Thaïlande. À une époque où je voulais écrire aussi un roman.
- Le même que celui que vous avez brûlé ?
- Non, un autre, mais je ne suis pas allé plus loin que les premières esquisses.
Roman qui en vrai n'a jamais existé.
- En Thaïlande, je n'ai jamais trouvé la décontraction nécessaire pour l'avancer. Je manquais de concentration à l'époque.
Bonne réponse. Je ne suis jamais resté en Thaïlande.
- Que s'est-il passé en Thaïlande, monsieur Dubois ?

Interrogatoire n° 1

- J'avais rencontré un groupe de Français. Comme je fréquentais assidument les milieux de la nuit, nous avons fait ensemble une tournée dans les bars et les clubs. Ils voulaient faire la bamboche parce que lendemain, ils allaient passer six semaines dans un camp. Un camp qui ferait d'eux des hommes, des vrais, comme ils disaient. Ils parlaient d'une véritable épreuve sous la commandement d'un colonel. Alors avant, ils voulaient s'exploder un peu.

Je n'ai jamais fait ça. Mais je les ai bien explosés. Plus tard.

- Vous leur avez procuré des femmes ?
- Oui, ils voulaient montrer qu'ils étaient bien des hommes. Qu'ils étaient capables d'aborder le camp Vulcain.
- Vous leur avez procuré de la drogue ?
- Non, les putes s'en étaient chargées pour moi. Je leur laissais ce petit bonus. Et là-bas, c'était si facile !
- Que pouvez-vous me dire que ce camp Vulcain ?

Tout. Mais je ne dirai rien.

- Pas grand-chose. Que c'était organisé par des militaires, que c'était sur une île, qu'ils y allaient à la demande de leurs parents, que les précédents qui y étaient allés en étaient revenus très contents, et qu'ils ne devaient pas en parler. C'était comme un secret de famille. Une sorte d'initiation pour des gars bien comme eux. Mais comme ils étaient bien partis, ils m'ont dit tout ça.
- C'est pas bésef.

C'est ce que je veux.

- Et ce fameux colonel, ils vous ont donné un nom ?

Bien sûr : le colonel Bolbi.

- Non, je ne m'en souviens pas. C'était il y a longtemps

Je m'en souviens très bien du colonel Bolbi : un homme d'une soixantaine, le crâne rasé, une cigarette à la main, les yeux perçants, les lunettes aux montures d'acier qui parlait d'une voix forte et calme :

Mes seigneurs, bienvenus au camp Vulcain. Je suis le colonel Bolbi. C'est moi qui suis l'initiateur et l'organisateur de ce camp. Je l'ai imaginé par conviction. Parce que je crois en une France forte de son industrie, capable d'imposer le raffinement et la vigueur de sa civilisation dans le monde. Cette force demande des efforts et de la détermination. Vous êtes les héritiers des grandes fortunes de France, des capitaines de notre industrie. Vos pères ont construit des empires. Ils ont eu cette force et cette détermination. Dans quelques années vous allez recevoir des parties des empires de vos pères. Vous devrez vous en montrer dignes. Vous devez vous préparer à leur succéder. Vous montrerez cette force. Cette détermination. Vous pensez que vous les possédez. Mais souvent la force et la détermination ne suffisent pas. Pourquoi, croyez-vous que vos pères ont-ils réussi ?

Il avait laissé la question en suspens. Il avait pris une bouffée de sa ciga-

rette.

Parce que ce sont des tueurs dans l'âme. La vérité, mes seigneurs, c'est que la réussite dans les affaires est réservée aux tueurs. À ces hommes qui en ont la nature profonde de tueurs et qui admettent cette nature. À votre tour vous devrez trouver en vous cette nature de tueur pour vous montrer à la hauteur de vos géniteurs.

Il avait repris une bouffée de cigarette.

Le but du camp Vulcain est de faire de vous faire trouver cette nature profonde de tueur. Ainsi, vous serez préparé aux hautes destinées auxquelles votre famille vous donne droit. Vous serez de véritables tueurs. C'est-à-dire des hommes capables de passer sur des sentiments d'attendrissement ou d'apitoiement pour aller jusqu'au bout de leur mission et de leur vision. L'attendrissement, c'est bon pour les gens du commun, des gens sans but dans la vie. L'apitoiement c'est tout juste bon pour les femmes. Pas pour vous. Dans votre enviable situation. Au contraire, à vous le devoir de fixer aux autres, aux gens du commun, aux femmes, leurs buts dans leur vie. Si vous êtes au camp Vulcain, c'est parce que vos pères vous ont estimés dignes de faire prospérer leurs empires après eux. Vous avez reçu et vous recevrez encore la meilleure éducation qui soit possible : une formation d'élite ainsi que les conseils de votre famille. Cette éducation vous donnera tout ce que vous devez savoir pour développer votre vision de la vie, de vos entreprises et de vos devoirs. Mais rien de tout ça ne vous propulsera aux sommets si vous n'êtes pas des tueurs. Et ce que je vais faire de vous, ici, dans cette île. Des tueurs !

Il avait regardé autour de lui pour s'assurer que tous les jeunes l'écoutaient, puis il a fait un geste vers l'Anse.

Il y a à quelques kilomètres de ce blockhaus une bonne centaine de dégénérés, de drogués, de gueux, de laissés pour compte, de vagabonds, de migrants, de malfaisants, d'à peine humains, de loques, de sans-papiers, de sauvageons. Ils ne manqueront à personne. Nous les avons rassemblés pour vous. Ils sont à votre disposition. Vous allez les tuer, les capturer, les torturer et les violer selon vos envies. Voilà ce qui fera de vous vraiment des tueurs. En faisant ce qui dépasse la morale, vous atteindrez votre nature de tueurs.

"Nature de tueur", il le prononçait avec un tel plaisir !

Il n'y a qu'eux et nous sur cette île. Maintenant, c'est à vous de jouer. Vous allez recevoir le complément nécessaire à votre belle éducation académique. Vous irez au-delà de vos belles capacités intellectuelles. En sortant du camp Vulcain, vous serez alors des hommes capables d'hériter de vos pères. Bien sûr, ce ne sont pas des activités recommandées quand vous serez en France. C'est pourquoi nous sommes ici sur cette île loin de tout, sans communication avec l'extérieur. Vous allez être laissés à vous-même pendant six semaines. Mais encadrés par des militaires d'expérience. Alors défoulez-vous

Interrogatoire n° 1

sur les moins que rien là-bas et devenez des hommes. Pour les détails pratiques, je laisse la parole au lieutenant Bernardeau...

- Quel dommage. Madame de Maltrèche avait un dossier du nom de colonel. Malheureusement, il était vide.

C'est donc bien le colonel qui a tué Sylvène. Elle ne méritait pas cette mort.

- Nous tenons beaucoup à retrouver ce colonel. Laissez-moi vous dire comment madame de Maltrèche est morte. Cette femme avait des habitudes très régulières. Elle n'a jamais été mariée. Elle travaillait beaucoup pour son agence. Mais elle avait comme habitude de fréquenter assidûment un bar, le Barouf, un bar, une institution même, réservée aux femmes, si vous voyez ce que je veux dire.

Je voyais bien. Mais j'étais étonné de ne pas m'en être rendu compte moi-même.

Il faut dire que le samedi l'agence n'était pas ouverte. Et qu'Augustine n'avait jamais accepté mes demandes de se voir, alors c'était des jours où je ne faisais rien. Mais vraiment rien. Madame Lharidon faisait ses courses et ses nettoyages. Plus tard, elle recevait des amis ou allait les voir. Si je ne traînais pas au lit, j'allais au parc du château de Versailles, entrant par la porte Saint-Antoine pour me promener au hasard des allées, puis quand les bourges de la ville arrivaient avec leurs beaux manteaux, leurs cache-nez et leurs petites poussettes, je rentrais, j'allais aux courses vers une heure et demie quand les queues se raccourcissaient et que les caisses étaient encore ouvertes en grand nombre. Je pays en liquide. Je ne me montrais pas trop. Souvent je repensais aux événements de l'Île.

Les cages m'avaient marqué au fer. Le voyage en bateau restait comme une période floue, période pendant laquelle je m'étais désintoxiqué par la force des choses. Mais chaque moment sur l'Île restait gravé dans ma mémoire.

L'Anse, le grand Serge, la cabane, le couteau, la pluie, le blockhaus, le discours du colonel : tuez et vous deviendrez des tueurs dignes de vos pères, dignes de l'héritage qu'ils ont construit pour vous, l'entrepôt, Isidore, la première tuerie, la deuxième en haut de l'escalier, la mort du lieutenant, celle de ses adjudants, le massacre final, les clameurs, les incinérations, le nettoyage, le radeau, le retour, Ali. Ce n'est qu'une fois que la routine de mes études a rythmé ma vie que les souvenirs sont redevenus distants.

- Elle y allait en marchand, un trajet d'une quinzaine de minutes de chez elle, après avoir pris son dîner. Ce vendredi, il n'était pas si tard dans la soirée quand elle a quitté son domicile. Une voiture s'est approchée d'elle à un carrefour et on lui a tiré dessus à bout portant. Voiture volée. Empreintes non répertoriées.

Elle n'aura pas souffert.

- Nous suspectons des hommes venus de pays de l'est. Un classique. is bien organisé. Si c'est ce fameux colonel qui est à l'origine du meurtre nous aimerions bien le rencontrer.

Seul au milieu

– Je comprends. C'est un assassinat horrible.

Il ne faut tout de même pas exagérer. La Maltrèche était complice de meurtres en nombre.

– Mais j'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas ce que je peux vous dire sur ce colonel.

Peut être plus tard !

– Merci, monsieur Dubois. Vous nous avez peut-être donné des éléments intéressants. Merci de votre coopération. Nous allons continuer à enquêter.

À la Maison

Pierre rentra à la maison en se posant beaucoup de questions : pourquoi tuer Sylvène après tout ce temps ? le colonel voulait-il relancer les camps Vulcain ? une deuxième fois ? si la police était remontée jusqu'à lui, le colonel pourrait-il le faire ? Lui devait avoir les moyens d'accéder aux dossiers. Sans doute leur enquête s'arrêterait-elle là... Heureusement que sa femme n'était pas au courant, sinon il allait au devant d'explications embarrassantes.

C'est une Mina pleine d'inquiétude qui l'accueillit sur le pas de sa porte :

– Alors, chéri, tu as été à la police ?

– Oui, ma chérie.

– Ils ont été gentils avec toi ?

– Non, ce ne sont pas dans leurs manières. Mais ils ont été très corrects.

– Tu peux me dire pour quelle raison ?

– Une enquête sur un meurtre.

Et voilà venir les questions embarrassantes.

– Raconte-moi tout.

– Mais comment sais-tu que j'ai été à la police ?

Essayons de changer de sujet.

– C'est madame Lecornu, tu sais, celle qui te rouspète toujours sur ta viande et qui reviens toujours.

– Je vois.

– Son mari est le sergent de garde au poste de police. Il en a parlé à sa femme, qui en a parlé à madame Berteaux que j'ai vue aujourd'hui et qui m'en a parlé.

– Je vois. Des racontars. Tu ne dois pas t'en inquiéter. C'était rien.

Mais Mina était très inquiète – elle s'inquiète pour un rien quand il s'agit de son mari –, Pierre se dit qu'il lui devait la vérité – au moins en partie :

– C'était bien avant que je t'ai rencontrée. J'ai fréquenté une jeune femme du nom d'Augustine. Elle était gentille, seulement gentille.

C'était la seule des filles de l'agence Champagne Croisière que j'étais arrivé à draguer.

Je les avais observées de loin. En juillet et en août, il n'y avait pas beaucoup

À la Maison

de monde. Les autres commerces de la maison étaient fermés. J'avais vite identifié les filles de l'agence. Puis au retour des vacances, je ai continué à étoffer mes observations. Au bout de trois semaines, je pensais savoir qui travaillait à l'agence Champagne Croisières. J'avais aussi repéré madame de Maltrèche, je ne savais pas son nom, mais à la façon dont elle s'habillait et au pas ferme avec lequel elle marchait pour arriver la première, je ne doutais pas qu'elle fut la propriétaire.

J'avais fini par le vérifier sur internet.

Elle mangeait seule sur un banc en face de l'agence. On était en septembre. Le temps était encore beau. Je lui ai proposé de revenir avec un déjeuner pour deux pour le lendemain, histoire de discuter, j'écrivais un roman et j'aimais bien entendre parler de la vie des autres.

Toujours le roman, une bonne introduction. En plus, ça fait un peu personne ratée.

Deux ou trois fois par semaine, quand il pleuvait pas, je l'attendais sur le banc en face de l'agence avec mes paquets de salades et charcuteries achetées à la supérette en face de moi. J'allais arrêter quand elle m'a parlé du dossier Vulcain. C'était avant Noël.

Elle n'en voulait qu'à mes repas.

Mais j'ai su ce que je voulais. Que seule madame de Maltrèche me donnerait accès aux renseignements dont j'avais besoin.

- Ça n'a duré que quelques mois. C'était à l'époque où j'écrivais mon grand roman.
Toujours mon grand roman fantôme !
- C'est vrai que tu l'as brûlé ? J'aurais bien voulu le lire.
Je ne l'ai jamais écrit.
- Oui, je l'ai brûlé. Il ne valait rien. C'est en le brûlant que j'ai pris la décision d'acheter cette boucherie-charcuterie.
- Alors, tu as bien fait de le brûler.
Oui.
- Mais, continua-t-elle, tu es sûr de n'avoir eu qu'une petite histoire avec cette Augustine ?
- Mais oui. Tu sais que je n'aime que toi. Tu n'as aucune raison d'être jalouse
- Je sais, mais moi je t'aime trop.
Je le sais. Et c'est bien.
- C'était il y a cinq ans. Ne t'inquiète pas.
- Et pourquoi les flics voulaient t'interroger sur cette Augustine ?
- Parce que sa patronne a été assassinée et ils venaient à la pêche aux renseignements. Pas de quoi t'inquiéter.
- Tu sais que je m'inquiète toujours.
Je sais.
- Mais pas cette fois, ma chérie, allons dîner et nous coucher. C'était rien. Mais tout

de même, les flics c'est éprouvant.

Interrogatoire n°2

Le poste de police était toujours aussi repoussant. Pierre surmonta son dégoût augmenté des impressions désagréables de sa première visite. C'était le même policier toujours à son poste le regardant lui et son écran d'ordinateur alternativement. Mais il avait un collègue avec lui :

– Monsieur Dubois, il semblerait que vous ne nous ayez pas tout dit lors de votre dernière visite. Il y a quelques points que nous devons approfondir.

– À votre disposition, messieurs.

Que pouvais-je dire d'autre ?

– Voilà. Vous nous avez parlé de votre séjour en Thaïlande. Quand était-ce ?

– Mes souvenirs ne sont pas très précis mais je dirai d'avril ou mars à août.

Je vais devoir improviser. Pour août, c'est la vérité, mais s'ils me demandent des explications, je suis mal.

– De quelle année ?

– Voyons, c'était l'année de la fac. J'ai passé le bac en 2014. Ça devait être en 2015.

– C'est aussi ce qu'il nous a semblé.

Aïe ! Que savent-ils ?

– L'ennui c'est que nous n'avons pas trouvé de trace de votre trajet là-bas, ni de votre sortie de France, ni de votre entrée en Thaïlande et pareil pour votre retour.

– Je vais vous expliquer.

Je ne vois pas comment.

– Nous vous écoutons, monsieur Dubois.

– À l'époque j'étais pas mal drogué. Vous le savez certainement puisque j'ai été arrêté plusieurs fois pour détention.

C'est strictement la vérité.

– Et une fois pour revente.

Ils en savent beaucoup !

– Vous voyez. J'étais le plus souvent à côté de mes pompes. Je le reconnais. C'est une période sombre de ma vie. Depuis, j'ai bien changé, reconnaissez-le.

– ...

Ils ne le reconnaissent pas ! Je vais continuer.

– J'avais pour fournisseur un certain dealer que tout le monde à l'époque appelait le bel Éric. Il arrivait sur une magnifique bécane pour prendre le pognon et nous larguer ses doses. Chaque jour c'était dans un endroit différent : des parkings de supermarchés, des terrains vagues, des parcs...

– Et ce fournisseur, monsieur Dubois ?

– Assez vite, vu ma consommation, j'ai été en dette avec lui. Je comptais sans trop le savoir sur mon père. J'avais l'esprit perturbé par les drogues.

C'était vrai. Mais c'est aussi une bonne excuse pour rester flou.

– Mais il a refusé de me donner encore de l'argent.

Interrogatoire n°2

– Votre père c'est bien Amédée Marcel Dubois, anciennement médecin à Argenteuil et maintenant à la retraite ?

– Oui.

Il n'est toujours pas mort.

– Continuez.

– Le bel Éric m'a alors proposé un deal. Lui rapporter de la drogue de Thaïlande. D'après lui c'était facile. J'ai dit oui.

– Alors ?

Alors, j'invente, laissez-moi respirer.

– Il m'a fait embarquer dans un bateau de marchandises qui allait en Thaïlande. Il avait un accord avec le patron.

– Quel était le nom du bateau ?

– Je ne sais pas, j'étais complètement shooté. Éric m'avait donné une bonne dose puis il m'avait conduit au rafiot. Il devait avoir peur que je me dérobe au dernier moment.

Bonne réponse !

– Je me suis réveillé en pleine mer. Le patron avait des instructions me concernant pour mon arrivée. Mais avant j'ai dû bosser. J'ai fait un peu de tout : du nettoyage, porter la bouffe, repeindre. C'est le patron qui me donnait ses ordres. J'avais droit à du riz et un matelas. Je crois que l'équipage était thaïlandais ou philippin. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, ils ne mangeaient que ce maudit riz. Nous ne nous parlions pas. Je vomissais la moitié des repas. Le patron me donnait un peu de shit pour m'aider à tenir.

– Bien, et à l'arrivée ?

– Le patron a été très correct. Il m'a remis des dollars.

– Combien ?

– Vingt mille. Une belle liasse.

Pierre écarta les mains.

J'espère que je n'en fais pas trop.

– Mazette !

– Je devais les échanger contre dix kilos de coke, puis revenir au bateau pour rentrer en France. Il avait noté une adresse sur un bout de papier. Le patron m'a aussi donné quelques baths. J'y suis allé. Dans une de leurs petites voitures à trois roues. Mais les choses ne sont pas passées comme prévu. Il faut vous dire que j'étais encore bien perché. Entre le shit et le mal de mer.

– On avait compris.

– J'ai bien trouvé les Thaïlandais. Ils étaient d'accord pour l'échange. Mais, la coke devait venir du nord du pays et je ne l'aurais que dans un mois. J'ai accepté.

– Puis vous vous êtes drogué et vous avez perdu le pognon.

– Vous savez ?

Ils savaient ?